Document generated on 04/19/2024 4:04 a.m.

24 images

Nostalgie bretonne
L'illusionniste de Sylvain Chomet

Bruno Dequen

Number 150, December 2010, January 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63272ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dequen, B. (2010). Review of [Nostalgie bretonne / *L'illusionniste* de Sylvain Chomet]. *24 images*, (150), 63–63.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Nostalgie bretonne

par Bruno Dequen

© Pathé Distribution

Un scénario inédit de Jacques Tati mis en scène par le réalisateur des ***Triplettes de Belleville***. Sur papier, l'idée avait de quoi passionner et terrifier tous les amateurs de cinéma, nécessairement partagés entre le bonheur de pouvoir plonger dans un nouveau chapitre de l'œuvre de l'un des plus grands humoristes du septième art, et l'inquiétude liée au fait de savoir que Chomet, cinéaste d'animation enclin au passéisme, s'en chargerait. Bref, ***L'illusionniste*** fait partie de ces œuvres qu'il est impossible d'aborder avec un regard neutre.

Or, le regard ne peut qu'être charmé lors des premières scènes de cet ***Illusionniste***. Charmé par les retrouvailles avec une silhouette si familière, qui prend cette fois-ci les traits d'un magicien en fin de carrière dans les années 1960. Conscient de sa propre désuétude, notre héros – qui ressemble évidemment comme deux gouttes d'eau à Monsieur Hulot – décide de tenter sa chance en Angleterre. Mais il va rapidement comprendre que sa vieillesse et le rock and roll sont des ennemis contre lesquels il ne peut se battre. Une amitié aussi douce qu'inattendue avec une jeune fille lui redonnera temporairement un peu d'espoir, mais le temps finira par faire son inexorable travail. De prime abord, au-delà du simple plaisir de voir l'animation ramener à la vie ce grand corps noble et maladroit, c'est l'attention maniaque aux petits détails qui fait plaisir. La façon particulière qu'avait Hulot de bouger, tout en hésitation et en raideur bondissante, est ainsi parfaitement recréée par Chomet et son équipe. De plus, le son, qui a toujours été crucial dans les films de Tati, fait également l'objet d'une attention particulière, par une mise en valeur des bruits ambiants et des rythmes sonores au détriment de dialogues à juste titre inaudibles ou inexistants. Pendant de nombreuses minutes, nous sommes à nouveau plongés dans cet univers aussi unique qu'attachant.

Mais l'illusion ne dure pas. La première rupture est sonore, justement. Dès que notre personnage se décide à changer de théâtre, les tristes violons et leurs amis mélancoliques envahissent la bande-son. Une convention mélodramatique que Tati l'explorateur amusé des temps modernes n'aurait jamais tolérée. À partir de là, tout le décalage potentiellement amusant entre l'ancêtre du music-hall et l'explosion d'une jeunesse hurlante et arrogante disparaît au profit de la spécialité de Chomet : l'apologie nostalgique d'une époque révolue. Notre Hulot animé n'est plus la figure de résistance malgré lui qu'il a toujours été chez son créateur, mais le simple symbole touchant d'un passé chéri. Bien sûr, une réelle affection pour la vie pré-moderne a toujours fait partie des films de Tati. Mais ce dernier était tout sauf passéiste. Au contraire, la modernité et toutes ses automatisations ont toujours été chez lui la source d'un potentiel de détournement comique sans égal. Détournement qui passait non seulement par l'image (Hulot aux prises avec un ascenseur, des boyaux industriels, des voitures, etc.), mais aussi par le son. Cette mécanisation souvent ridicule des sons environnants était en effet l'une des obsessions du cinéaste, qui jouait sur les contrastes absurdes (de volume et de texture sonore) et les répétitions pour générer d'innombrables effets comiques. Or Chomet ne garde de cette démarche qu'une vague prédilection pour l'absence de dialogue et la prédominance de bruitages. La plupart des sons dans ***L'illusionniste*** n'interagissent pas les uns avec les autres. L'univers sonore de Tati est trop souvent réduit à une série de bruits d'ambiance sans signification.

Au-delà des décisions propres à Chomet, il n'en demeure pas moins que le récit proposé est un scénario original de Tati et, de ce point de vue, il jette un regard effectivement inédit sur le destin de cet artiste hors norme. Ce qui frappe le plus dans ***L'illusionniste***, c'est cette description de la fin de carrière d'un artiste dépassé par un monde que son art ne rejoint plus. Constat plutôt sombre de la part d'un cinéaste que l'on n'avait pourtant pas connu aussi défaitiste. Alors que l'on se souvient avec bonheur de Tati comme étant le symbole d'une lutte poético-burlesque contre les absurdités du progrès, ***L'illusionniste*** vient nous rappeler que Jacques Tatischeff, après une série de beaux succès, fut ruiné à vie par l'échec de ***Playtime***, et qu'il passa le reste de sa carrière à avoir les plus grandes difficultés à se faire financer. Nous avons gardé en mémoire le triomphe artistique, mais le grand Jacques nous montre avec ***L'illusionniste*** l'envers du décor. Quand les films se sont tus, il ne resta plus que l'indifférence et l'oubli.

Fr.-G.-B., 2010. Ré. et adapt. : Sylvain Chomet. Scé : Jacques Tati. Dir. art. : Bjarne Hansen. 80 min. Dist. : Métropole Films.

Sortie prévue : 21 janvier 2011